

Chapitre 15 – Objet et méthodes en sociologie

Objectifs : Il s'agira ici de montrer que la sociologie est aujourd'hui une discipline constituée, avec ses concepts, ses méthodes, ses auteurs reconnus et qu'elle apporte une contribution essentielle à la connaissance du social.

Commentaires : Débuter par l'objet et les méthodes (quantitatives et qualitatives) permettra de mettre l'accent sur l'histoire de la construction de la sociologie et du débat sur les méthodes au XIX^{ème} siècle. On étudiera ensuite les différents courants de l'analyse sociologique, structurés autour de leurs grands auteurs, tout en évitant de présenter des oppositions irréductibles entre les approches.

1 – L'objet d'étude de la sociologie

1.1 – L'homme social comme objet d'étude

Document 1 – Quel « objet » pour la sociologie ?

« *Le point de vue crée l'objet* » disait le linguiste Ferdinand de Saussure (1857-1913). Il justifiait ainsi le droit de toute discipline scientifique à construire ses propres objets d'étude. S'agissant d'étudier l'homme, plusieurs points de vue, non exclusifs, sont possibles. Pour le biologiste, l'homme est considéré en tant qu'organisme vivant dont il s'agit de comprendre le fonctionnement biologique. Le point de vue du sociologue est tout aussi segmenté : il se penche sur l'homme en tant qu'être social. Pour lui, l'homme est un support biologique qui a été conditionné socialement. Et ce qu'il se propose d'étudier, c'est seulement ce qu'il y a de social en l'homme.

Patrick Champagne, *La sociologie*, coll Les essentiels, Milan, 1997

Document 2 – L'importance du regard qui est porté

Si deux disciplines peuvent étudier le même segment de la réalité, c'est donc que la différence se situe ailleurs. Elle se joue dans le regard que le savant porte sur le réel, ou selon une analogie chère à Pierre Bourdieu ou Jean-Claude Passeron, elle est fonction « des lunettes » qu'il prend.

François de Singly, Christophe Giraud, Olivier Martin, *Nouveau manuel de sociologie*, Armand Colin, 2010

Q1 => Quel est l'objet d'étude de la sociologie ? (DOC1 et 2)

Q2 => Comment différencier l'objet d'étude de la sociologie par rapport à celui de la biologie ou bien de l'économie ? (DOC1 et 2)

Document 3 – Qu'est-ce que le social ?

Pour définir la sociologie, il convient de partir à la fois de son objet et de sa pratique. Son objet renvoie à l'homme social ou à l'homme socialisé. Depuis sa création, les sociologues entendent affirmer sa spécificité par rapport à d'autres sciences humaines (...). Ils peuvent facilement s'accorder à un niveau général sur le fait que leur discipline est la science des relations sociales telles qu'elles sont imposées et transmises par le milieu (les cadres de socialisation) et telles qu'elles sont également vécues et entretenues par les individus.

Serge Paugam, *La pratique de la sociologie*, coll. Licence, PUF, 2008

Document 4 – Le social n'est pas préétabli, il est construit

Si l'on convient d'entendre par « sociologie moderne » une entreprise de connaissance scientifique du social, la définition même que l'on introduit ainsi est problématique : qu'est-ce que le social ? (...) Les définitions du social sont diverses : il peut être vu comme un ensemble de règles et de contraintes qui s'imposent à l'individu dans une société donnée et dont il importe de saisir l'origine et les effets. Mais il peut être également conçu comme la signification pour autrui qu'impliquent nos divers comportements. Si je m'efface pour laisser passer devant moi, en entrant dans une salle, un représentant ministériel en inspection, je me conforme à un code institué de relations hiérarchiques au sein d'une organisation donnée. Si, prévoyant de ressortir, je pose ma serviette sur une table, j'envoie par ce geste à toute personne présente le message « évident » d'une appropriation temporaire de cette place sans qu'aucun code explicite ne le fonde, ni aucune règle instituée ne le légitime. **Le social ne constitue donc pas un objet préétabli** qu'il suffirait d'aborder avec conscience et sérieux pour en produire la connaissance.

Jean-Michel Berthelot, *La construction de la sociologie*, coll. QSJ, PUF, 1995

Q3 => Que faut-il entendre par « homme social ».

Q4 => A quelles traditions sociologiques renvoient les deux approches de l'homme social présenté dans le document ?

Q5 => Comment se définit une science ? Quelle est alors la première étape du raisonnement sociologique ?

1.2 – Les différents regards sociologiques : les lunettes du sociologue

Document 5 – Les lunettes des sociologues

On distingue généralement trois types de démarches (trois types de lunettes) en sociologie.

La première démarche consiste, selon le sociologue français **Emile Durkheim** (1858-1917), à « *étudier les faits sociaux comme des choses* ». Le sociologue étudie « *des choses* », des éléments « *extérieurs* » aux individus, qui sont des caractéristiques du groupe social. Par exemple, se suicider est un acte individuel, par contre, le taux de suicide est une caractéristique objective de la société. Il faut se pencher sur ce qui est propre à la société, plutôt qu'à chaque individu et chercher à expliquer des phénomènes sociaux par d'autres phénomènes sociaux. Durkheim cherche par exemple à expliquer

pourquoi le taux de suicide diffère au cours du temps, selon le sexe, l'âge ... et il relie ce phénomène social à un autre : le niveau d'intégration des individus. Lorsque le niveau d'intégration sociale se relâche le suicide augmente. En résumé, ces « lunettes » considèrent que pour étudier la société, il faut partir du « tout » (la société) plutôt que des parties qui composent le tout (les individus). Cette démarche est qualifiée de holiste (**holisme méthodologique**).

La seconde démarche consiste, selon le sociologue allemand **Max Weber** (1864-1920), à partir des individus. Le sociologue « regarde » alors avec ces lunettes les activités sociales des individus, c'est-à-dire les actions que les individus mènent et qui sont orientées vers autrui. Weber prend l'exemple de l'accident de vélo entre deux cyclistes. Il est peu probable que l'accident soit le résultat de comportements volontaires et réciproques des cyclistes. De la même façon lorsqu'il pleut, toutes les personnes qui ouvrent leur parapluie en même temps ne le font pas de manière délibérée ; elles n'agissent pas délibérément vis-à-vis des autres. Une fois que l'on a précisé parmi les activités humaines celles qui sont des activités sociales, le travail du sociologue consiste à ranger dans des rubriques les comportements des agents sociaux. Ces rubriques représentent une simplification de la réalité, ces rubriques sont appelées des idéaux-types. Lorsque le classement des actions est réalisé, le sociologue se demande quel est le résultat de l'addition de l'ensemble de ces actions individuelles. Il cherche à expliquer un phénomène qui concerne, cette fois-ci non pas le « niveau » des individus, mais celui de la société. Par exemple, si des individus sont mécontents (des salariés), ils peuvent décider d'agir pour défendre leurs intérêts (en faisant grève). Le sociologue qui cherche à expliquer l'émergence de conflits sociaux (que l'on observe par la multiplication des grèves) peut postuler que ces conflits sont le résultat de ces comportements individuels, et chercher à comprendre les motifs des actions individuelles (certains individus font grève car ils sont syndiqués, d'autres font grèves parce qu'ils craignent la réprobation des grévistes en cas de reprise du travail, ...). Pour étudier la société, il faut chausser des lunettes qui consistent à s'intéresser d'abord aux motifs des actions individuelles et ensuite à expliquer, par phénomènes d'agrégation, les phénomènes sociaux, c'est-à-dire ce qui se situe au niveau du « tout » (la société), car le « tout » est la somme des parties. Cette démarche est qualifiée d'individualiste (**individualisme méthodologique**).

Une troisième démarche consiste cette fois à partir de l'étude des interactions entre individus. On doit cette approche au sociologue allemand **George Simmel** (1858-1918). La société, ce sont les **individus en interactions**. Cette démarche est qualifiée de relationniste (**relationnisme méthodologique**). Par exemple, dans le milieu des diamantaires, les bijoux circulent d'un bijoutier à un autre. Une étude menée par le sociologue James Coleman a ainsi montré que les diamantaires juifs new-yorkais ne prennent pas d'assurance sur les diamants pour se couvrir en cas de perte lors de ces échanges, car ces échanges se font au sein de la communauté juive et que le contrôle social y est fort. Le fait de ne pas prendre d'assurance permet alors de réduire les coûts et donc le prix du service. Pour expliquer comment fonctionne le marché des diamants, il faut donc tenir compte de la nature des interactions entre diamantaires. Pour expliquer le fonctionnement du marché des diamantaires, Coleman s'appuie sur la notion de capital social : un capital social élevé s'accorde avec une confiance forte entre individus, ce qui diminue les coûts de transaction entre ces individus et leur permet de baisser le coût de leur activité et donc leurs prix.

Texte écrit par Nicolas Danglade

Q6 => Remplissez le tableau qui suit en vous aidant du texte et de vos souvenirs du lycée :

	Lunettes 1	Lunettes 2	Lunettes 3
Démarche	Holiste	Individualiste	Relationniste
Ce qui est étudié :			
Contrainte sociale, interaction sociale ou action sociale ?			
Accent sur l'acteur, le système ou les deux ?			
Définition de l'homme social			
Exemples (auteurs ou ouvrages)			

Synthèse : les différents regards (lunettes) sociologiques

Regard du sociologue : étudier l'homme social

Les sociologues proposent différentes définitions du social : naissance de trois grandes traditions sociologiques

Holisme méthodologique :

Ce qu'il y a de social dans l'homme, c'est :

.....
.....

Quel objet d'étude ?

.....
.....
.....
.....
.....

Individualisme méthodologique :

Ce qu'il y a de social dans l'homme, c'est :

.....
.....

Quel objet d'étude ?

.....
.....
.....
.....
.....

Relationnisme méthodologique :

Ce qu'il y a de social dans l'homme, c'est :

.....
.....

Quel objet d'étude ?

.....
.....
.....
.....
.....

2 – La pratique de la sociologie

2.1 – Le passage du sens commun au sens sociologique

2.1.1 – Un nécessaire travail de distanciation

Document 6 – Les lunettes savantes se superposent aux lunettes ordinaires

L'analogie avec les lunettes, comme toute analogie, permet par déplacement de produire une certaine intelligibilité, c'est un mode de raisonnement fréquent en sociologie. Il faut pousser jusqu'au bout l'analogie pour en démontrer les limites, selon J.C.Passeron, cette inadéquation nous éclairant encore sur le réel. L'analogie avec les lunettes est utile en ce qu'elle permet de comprendre que les théories sont des points de vue qui créent l'objet, comme le soulignait le philosophe G.Bachelard et que le réel n'est jamais appréhendé sans la médiation de catégories. Elle fait oublier que la socialisation est telle que les lunettes ordinaires sont oubliées par ceux et celles qui les portent, celles-ci étant en quelque sorte incorporées. On ne peut pas mettre de côté sa socialisation pour mettre des lunettes savantes. (...) Comment opérer pour avoir un regard neuf ? La désocialisation est un objectif inaccessible, on peut au mieux prendre conscience de certaines caractéristiques de ces lunettes familières, de certaines des déformations qu'elles produisent. Donc le plus fréquemment, le sociologue ajoute des lunettes savantes à des lunettes ordinaires : il voit autrement, il voit des choses qu'il ne voyait pas auparavant. Il n'a cependant jamais la certitude que sa vision savante est dégagée des effets associés à sa vision ordinaire. Il doit rester vigilant

pour que cette dernière ne lui fasse pas voir de manière trop déformée le social en fonction des critères de ses groupes d'appartenance (genre, génération, origine sociale, culture nationale ...) pour qu'il ne succombe pas à l'ethnocentrisme. Sinon, son regard socialisé le conduira à regarder en fonction des critères de son propre groupe d'appartenance. Même si ce n'est pas une tradition sociologique comme en psychanalyse, la formation en sociologie doit, devrait, inclure une socio-analyse pour que chacun puisse mieux savoir d'où il regarde le monde social.

François de Singly, Christophe Giraud, Olivier Martin, *Nouveau manuel de sociologie*, Armand Colin, 2010

Q7 => Rappelez la distinction entre jugement de faits et jugement de valeur (introduction).

Q8 => Pourquoi l'adoption de lunettes savantes ne protège pas le sociologue des jugements de valeur ?

Q9 => Pourquoi cela pose-t-il problème pour la démarche scientifique ?

Q10 => Quelle précaution doit prendre le sociologue dans son travail de recherche ? Comment peut-il y parvenir ?

Document 7 – Le rapport personnel à son objet d'étude renforce l'a difficulté d'objectivation

Avant tout chose le sociologue aurait intérêt à réfléchir sur les raisons qui l'ont conduit à envisager telle ou telle recherche. S'interroger sur le choix de son sujet est en effet déjà une première distanciation. Comment le chercheur, qu'il soit débutant ou expérimenté, choisit-il ? Le professeur qui accueille son étudiant au moment de la délimitation du projet de recherche constate souvent le lien étroit entre le sujet que celui-ci a choisi et son expérience vécue, le milieu social dans lequel il a grandi, les rencontres qu'il a pu faire, les injustices qu'il condamne ... Autant de points qui constituent son rapport au monde. (...) En réalité, le choix d'un sujet n'est jamais anodin. Il est souvent le résultat de motivations souvent inconscientes ou tout au moins peu explicitées. Prenons un exemple. Pourquoi Durkheim a-t-il choisi le suicide ? (...) Quel lien personnel Durkheim pouvait-il entretenir avec le suicide ? On sait à partir de sa correspondance, qu'il se considérait lui-même comme un « neurasthénique ». (...) Au delà de l'enjeu strictement sociologique de l'étude du suicide, il n'est pas absurde de penser que ce sujet pouvait avoir pour lui, au moins partiellement, un intérêt existentiel. (...) Les sociologues projettent presque inévitablement une partie d'eux-mêmes dans les recherches qu'ils mènent. (...) Les sociologues ne choisissent jamais totalement au hasard les thèmes de leur recherche, et dans le cas du suicide, il est rare qu'un sociologue s'intéresse à ce sujet sans y avoir été, à un moment de sa vie, directement ou indirectement confronté. (...) Avoir conscience que le choix d'un sujet est rarement neutre, qu'il est souvent une composante de l'expérience vécue du chercheur, est déjà un premier pas vers l'objectivation ou ce que l'on pourrait appeler une « sociologie réflexive ». Il s'agit toutefois d'un exercice difficile car il implique une rupture du sociologue avec tout ce qui le rattache à l'objet étudié. (...) Bourdieu a expliqué que la recherche la plus difficile qu'il a menée, la plus coûteuse en termes d'efforts d'objectivation, est celle sur les intellectuels et le champ universitaire.

Sous la direction de Serge Paugam, *L'enquête sociologique*, coll. Quadrige manuels, PUF, 2012

Q11 => Présentez les avantages et les inconvénients pour un sociologue d'entretenir un rapport personnel à son objet d'étude

Q12 => Quel risque le sociologue encourt-il s'il n'est pas conscient des raisons qui l'ont poussé à réaliser une recherche donnée ?

Q13 => Qu'entend-t-on par « sociologie réflexive » ? Quelle est son utilité ?

Q14 => Pourquoi parle-t-on d'objectivation et pas d'objectivité de la pratique sociologique ?

Document 8 – Les prénotions

Comme tout individu vivant en société, le sociologue a des opinions, des préférences, un rapport personnel aux choses et aux êtres. Les phénomènes qu'il étudie – ce que l'on appelle le social au sens large – ne sont pas isolables de l'activité humaine à laquelle il participe. (...) Il ne peut se contenter d'utiliser naïvement la langue de tous les jours car celle-ci exprime tout à la fois les valeurs, les croyances, les habitudes, les idées des hommes vivant en société. Cette langue (ordinaire) constitue souvent par la même une barrière à la connaissance scientifique. Les mots de la vie courante s'imposent comme des évidences que le sociologue doit questionner. Il ne peut s'en servir sans les déconstruire ou tout au moins sans les définir de façon précise. Dans *les Règles de la méthode sociologique* (1894), Durkheim avait mis en garde contre les prénotions qui dominent le sens commun : « *il faut que le sociologue, soit au moment où il détermine l'objet de ses recherches, soit au cours de ses démonstrations, s'interdise résolument l'emploi de ces concepts qui se sont formés en dehors de la science et pour des besoins qui n'ont rien de scientifique. Il faut qu'il s'affranchisse de ces fausses évidences qui dominent l'esprit du vulgaire qu'il secoue, une fois pour toute le joug de ces catégories empiriques qu'une longue accoutumance finit par rendre tyrannique. Tout au moins, si parfois la nécessité l'oblige à y recourir, qu'il le fasse en ayant conscience de leur peu de valeur, afin de ne pas les appeler à jouer dans la doctrine un rôle dont elles ne sont pas dignes* ». (...) Comme le soulignait Durkheim, la sociologie part toujours du concept vulgaire et du mot vulgaire. S'il est parfois difficile d'employer d'autres mots que ceux de la langue commune, le sociologue doit alors expliciter le sens précis dans lequel il les utilise à des fins scientifiques. (...) Prenons le cas du sociologue soucieux d'étudier la pauvreté. Chacun a une idée plus ou moins précise de ce mot puisqu'il constitue, avant d'être un concept sociologique, une expression de la vie courante. (...) Mais au fond, au-delà de la perception immédiate de ce phénomène et du sens spontané qu'on lui donne, de qui et de quoi parle-t-on réellement quand on parle de pauvreté. Le réflexe spontané est de commencer par définir qui sont les pauvres afin de les compter, d'étudier comment ils vivent et d'analyser l'évolution de leur situation dans le temps. Les économistes et les statisticiens ont toujours cherché à se donner une définition substantialiste de la pauvreté. (...) Il existe aujourd'hui une abondante documentation sur la mesure statistique de la pauvreté. (...) Le sociologue qui étudie la

pauvreté ne peut se contenter d'une approche descriptive et quantitative des pauvres. Il doit interroger la notion même de pauvreté. Le raisonnement en termes binaires qui consiste à opposer les caractéristiques des pauvres à celles du reste de la société est équivoque. (...) Il suffit de changer légèrement le seuil de pauvreté (de 50% du revenu médian à 60%) pour que change radicalement la proportion de la population concernée. Cela ne veut pas dire qu'il faut se priver de ces indicateurs statistiques de la pauvreté. Il est toutefois primordial de ne pas se limiter à cette approche. (...) La question essentielle que doit se poser le sociologue est simple : qu'est-ce qui fait qu'un pauvre dans une société est pauvre et rien d'autre ? Autrement dit, qu'est-ce qui constitue le statut social de pauvre ? à partir de quel critère essentiel une personne devient-elle pauvre aux yeux de tous ? (...) Il revient à G.Simmel, au début du XXIème siècle, d'avoir répondu à cette question. (...) Pour Simmel, c'est l'assistance qu'une personne reçoit de la collectivité qui détermine son statut de pauvre. Etre assisté est la marque identitaire de la condition du pauvre, le critère de son appartenance à une strate spécifique de la population. Une strate qui est inévitablement dévalorisée puisque définie par sa dépendance à l'égard des autres. Etre assisté, en ce sens, c'est recevoir tout des autres sans pouvoir s'inscrire du moins dans le court terme, dans une relation de complémentarité et de réciprocité vis-à-vis d'eux. Le pauvre, récipiendaire de secours qui lui sont spécialement destinés, doit accepter de vivre, ne fut-ce que temporairement, avec l'image négative que lui renvoie la société, et qu'il finit par intérioriser, de n'être plus utile, de faire partie de ce que l'on nomme parfois « les indésirables ». Chaque société définit et donne un statut social distinct à ses pauvres en choisissant de leur venir en aide. L'objet d'étude sociologique par excellence n'est donc pas la pauvreté, ni les pauvres en tant que tels, mais la relation d'assistance, et donc l'interdépendance entre eux et la société dont ils font partie.

Serge Paugam, *La pratique de la sociologie*, coll. Licence, PUF, 2008

Q15 => Rappelez ce qu'est une prénotion

Q16 => Pourquoi les sociologues doivent-ils se méfier du langage courant et ordinaire ?

Q17 => À travers l'exemple de la pauvreté, montrez en quoi la pratique de la sociologie passe par la déconstruction puis la reconstruction des catégories courantes et ordinaires en vocabulaire sociologique.

Q18 => Quel type de lunettes sociologiques adopte Paugam quand il étudie la pauvreté ?

2.1.2 – Le temps de la problématisation sociologique

Document 9 – La problématisation en sociologie : passer du problème social au problème sociologique

Rompre avec le sens commun, s'affranchir des prénotions, constitue une étape, mais à quelles fins ? Ce travail doit déboucher sur un questionnement nouveau. Il s'agit en fait de porter un regard neuf sur la réalité en l'interrogeant autrement. (...) Comment passer d'une question d'actualité qui suscite l'intérêt à une question sociologique ? La traduction n'est pas immédiate, elle nécessite une réflexion distanciée sur l'objet à étudier. (...) Prenons l'exemple du dopage dans le sport, qui est devenu un sujet d'actualité. Chaque fois qu'une affaire éclate (...) une enquête est diligentée et les amateurs de sports sont tenus en haleine pour savoir si oui ou non une infraction a réellement été commise. (...) Le sociologue ne cherchera pas à commenter l'actualité immédiate. Il prendra des distances par rapport à ce qui est présenté publiquement comme un scandale ou comme fléau à combattre. Il ne portera pas de jugement normatif sur le comportement de tel ou tel cycliste (...) même si la culpabilité de ce dernier ne fait aucun doute. Il tentera plutôt de répondre à la question : comment se fait-il que les sportifs se dopent ? Cette mise en énigme (scientifique) passe par plusieurs déplacements du regard. Ce n'est pas un cas (celui d'un sportif dopé) qui intéresse le sociologue, mais le phénomène plus général du dopage. Premièrement, si celui-ci se produit régulièrement, c'est qu'il correspond à une pratique courante, presque banale, intégrée dans le sport de haut niveau, comme une composante de la préparation physique médicalisée et encadrée par des spécialistes à la pointe de la recherche dans ce domaine. Deuxièmement, si cette pratique est régulière, alors qu'il existe une prohibition du dopage et un risque de sanction, c'est qu'elle est dissimulée, qu'elle se développe en coulisse avec le consentement tacite des sportifs et de tous ceux qui les entourent. Le sociologue s'intéressera alors au secret qui entoure la préparation physique, à la frontière inévitablement mince entre le suivi médical intensif, la recherche de la performance optimale et le dopage lui-même. Il prendra le sport comme une scène pour laquelle les athlètes se préparent en dissimulant les recettes de leurs exploits, un peu comme le magicien tient en secret ses propres tours. Enfin, il tentera de comprendre comment les sportifs de haut niveau sont inévitablement confrontés à un moment donné ou à un autre au dopage. Il cherchera alors, à partir de plusieurs cas, à reconstituer les différentes phases de la carrière morale des athlètes et à repérer comment ces derniers ont été socialisés à la pratique du dopage à travers les soins intensifs dont ils ont pu faire l'objet. En procédant ainsi, il fera sans doute tomber le mythe de certains exploits sportifs, il dévoilera la face cachée du sport de haut niveau. Il deviendra alors, au risque de désenchanter le public avide de héros, le chasseur de mythes dont a parlé Norbert Elias.

Serge Paugam, *La pratique de la sociologie*, PUF, 2007

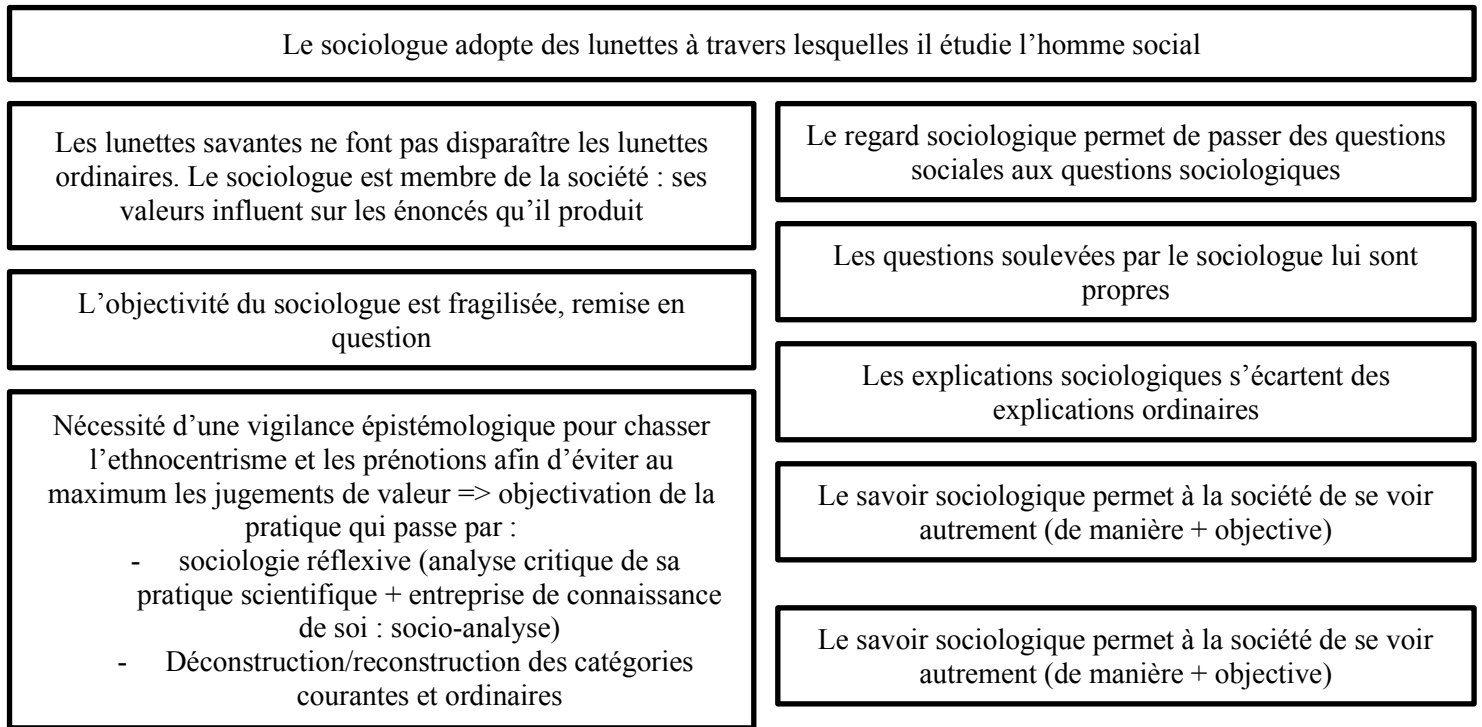
Q19 => Comment la question du dopage est-elle abordée par les journalistes ?

Q20 => Comment la question du dopage est-elle abordée par les sociologues ?

Q21 => En vous aidant des deux questions précédentes, dites quelle est la différence entre un problème social et un problème sociologique.

Q22 => Pourquoi dit-on que la sociologie conduit à voir la société autrement et à chasser les mythes ?

Synthèse



2.2 – Les enquêtes sociologiques

2.2.1 – Les deux grands types de méthode d'enquête sociologique

Document 10 – Méthodes quantitatives et méthodes qualitatives

Les sociologues rangent usuellement les techniques d'enquête en deux grandes catégories : techniques quantitatives (essentiellement le questionnaire) ou qualitative (entretien, observation directe). L'enquête quantitative vise à la production selon des procédures standardisées de données nombreuses. La standardisation assure que les différences de déclaration entre les questionnaires renvoient bien à des écarts de pratiques ou d'opinion et non pas à des différences dans la façon de poser les questions ou dans la manière dont la rencontre entre l'enquêteur et l'enquêté s'est déroulée. La standardisation des questions, des passations des questionnaires est donc bien la condition indispensable qui assure que les données, les déclarations, sont bien comparables et peuvent être agrégées et additionnées pour obtenir des résultats globaux sur différentes catégories d'individus de la population. Ces différences statistiques entre catégories permettent de dévoiler l'impact de facteurs explicatifs. Le questionnaire a donc une visée explicative qui se fait par l'objectivation des pratiques et des identités.

Les techniques qualitatives ont une autre logique : elles s'attachent à ce que les individus écoutés ou observés soient pris dans des contextes suffisamment variés pour permettre des comparaisons multiples de cas. Le sociologue vise à entrer dans la singularité de ces cas et de ces événements pour multiplier les angles et les possibilités de comparaison des cas. Dans l'entretien, le sociologue s'attache souvent à la façon dont les individus définissent une situation, une pratique, à cette vision concrète que le questionnaire capte avec difficulté. Il adopte alors une perspective compréhensive. L'observation peut être une technique qui peut se prêter à une perspective très objectiviste (proche du questionnaire) mais peut être adoptée également par les partisans d'une démarche plus subjectiviste.

François de Singly, Christophe Giraud, Olivier Martin, *Nouveau manuel de sociologie*, Armand Colin, 2010

Q23 => Remplissez le tableau suivant :

	Objectif de l'enquête	Techniques d'enquête
Méthodes quantitatives		
Méthodes Qualitatives		

Document 11 – Les enquêtes qualitatives sont souvent un préalable aux enquêtes quantitatives

Contrairement aux enquêtes par entretiens, cette méthodologie (ndlr : l'enquête par questionnaire) ne permet d'obtenir comme informations que celle fournies en réponse aux seules questions initialement prévues dans le questionnaire. Les choix réalisés lors de la rédaction de celui-ci déterminent ainsi quel aspect de l'objet d'étude sera analysé, de même

que la manière dont il sera éclairé. Ces choix engagent aussi, par conséquent, la nature des résultats qui pourront être produits. Il est dès lors essentiel, avant de débiter une telle enquête, d'avoir déjà des hypothèses et informations sur l'objet d'étude. Pour cette raison (mais aussi parce que chaque méthode apporte des éléments de connaissance de type différent), le recours à l'enquête par questionnaire se fera en complémentarité étroite avec les autres types d'outils de questionnement, en particulier qualitatifs.

Sous la direction de Serge Paugam, *L'enquête sociologique*, Quadrige Manuels, PUF, 2012

Document 12 – L'analyse qualitative éclaire l'analyse quantitative

Pour l'analyse des données quantitatives recueillies, les connaissances qualitatives sont d'un grand secours : ce sont elles qui fournissent les clés d'analyses de certains résultats qui resteraient obscurs sans une bonne connaissance du terrain et de l'expérience vécue des personnes enquêtées. En fait les analyses que l'on dit qualitatives ou, pire, littéraires, sont capitale pour comprendre, c'est-à-dire expliquer complètement ce que les statistiques ne font que constater, pareilles en cela à des statistiques de pluviométrie. Par exemple, sans cette connaissance du terrain, le sociologue statisticien étudiant les comportements des riverains des centres d'accueil et d'hébergement d'urgence risque d'avoir une vision tronquée de la réalité sociale. L'observation ethnographique des quartiers et les entretiens auprès des riverains permettent de mieux saisir la complexité de cette cohabitation particulière et de comprendre qu'il n'est pas si facile de vivre à proximité de telles structures : les populations accueillies dans ces centres sont parfois bruyantes, alcoolisées ou agressives, elles urinent dans les rues et y stationnent aussi bien dans la journée que le soir. Cette connaissance du terrain évite donc de tomber dans une condamnation unilatérale de l'intolérance des habitants. De même, la seule utilisation de statistiques incite à appréhender les occupants de logements insalubres comme des dominés privés de marge de manœuvre. Or, l'approche qualitative complexifie ce constat, les entretiens mettant en évidence que les mal-logés ne sont pas dépourvus de stratégies : certains considèrent, par exemple, le logement insalubre comme un moyen pour accéder au parc social puisque les institutions relogent en priorité les habitants des immeubles les plus dégradés. Ils peuvent alors jouer de cet argument dans leurs relations avec les institutions, voire infléchir leurs choix résidentiels en fonction des opportunités. Les résultats du travail qualitatif apportent ainsi de nouveaux éclairages qui permettent d'interpréter et de compléter les données statistiques.

Les entretiens aident également à comprendre des statistiques qui peuvent paraître contre-intuitifs. Au sein d'un groupe de salariés licenciés, une analyse à partir d'un modèle de régression logistique montre que « toutes choses égales par ailleurs », les personnes au chômage sont moins promptes que celles en emploi à envisager de quitter leur région pour trouver du travail ou suivre une formation qualifiante. Ce résultat apparemment curieux s'interprète pour tant facilement grâce aux entretiens. Le changement de résidence représente pour les personnes au chômage un double risque : celui d'un possible nouvel échec professionnel et celui d'un déracinement qui implique une coupure avec ses relations sociales et familiales.

Sous la direction de Serge Paugam, *L'enquête sociologique*, Quadrige Manuels, PUF, 2012

Document 13 – L'analyse quantitative éclaire l'analyse qualitative

Réciproquement, le travail qualitatif ne saurait suffire à une analyse approfondie de certains objets de recherche. Il conduit généralement le chercheur à donner une importance particulière aux dysfonctionnements sociaux alors que l'approche quantitative relativise au contraire certains comportements atypiques. Dans la plupart des conflits sociaux (phénomène NIMBY par exemple), les individus adoptant une attitude de « prise de parole » sont ceux que l'on entend le plus et qui sont les plus visibles. Par conséquent, lorsqu'il se rend sur le terrain pour mener des entretiens ou effectuer ses observations, le chercheur a tendance à majorer le comportement de ces personnes qui expriment davantage leurs opinions. Au contraire, l'utilisation d'une enquête qualitative, fondée sur un échantillon représentatif de la population concernée par le fait étudié, permet de saisir l'hétérogénéité des comportements et leur importance relative.

Certains éléments ne peuvent en outre être prouvés sans une approche quantitative qui fournit non seulement une mesure statistique, mais aide aussi à découvrir des phénomènes cachés à la vue du qualitatif. Ce calibrage par des données chiffrées met par exemple en évidence des processus sociaux, des relations ou des récurrences que les entretiens qualitatifs ne peuvent dévoiler. Ceci est particulièrement vrai pour l'étude des déterminismes sociaux. Des entretiens laissent certainement pressentir que les fils de cadres ont plus de chances que les fils d'ouvriers de devenir cadres, mais seule une approche statistique fondée sur les tables de mobilité permet de l'affirmer rigoureusement. De la même façon, la force démonstrative des statistiques tient à la possibilité de mobiliser des outils techniques comme les régressions logistiques ou linéaires qui permettent de contrôler certains éléments et de mettre en évidence l'effet propre d'une variable. L'étude qualitative de la population vivant dans des immeubles insalubres laisse penser que les personnes qui habitent les logements les plus précaires et qui ont le moins de capitaux sont aussi les plus révoltées contre les institutions. Or, en effectuant une analyse statistique à partir d'un modèle de régression logistique, on s'aperçoit que, à conditions de vie « égales », celles qui ont le plus d'atouts sociaux sont plus révoltées que celles qui en ont peu. Etant en situation d'exiger des droits du fait de leur statut social, ces personnes considèrent qu'il existe un décalage entre leurs conditions de vie et leur valeur sociale et éprouvent un sentiment d'injustice. L'utilisation de techniques statistiques conduit donc le chercheur à envisager les choses dans leur complexité et à mener une analyse plus subtile que celle à laquelle aurait abouti la seule utilisation d'un travail de terrain ethnographique.

Sous la direction de Serge Paugam, *L'enquête sociologique*, Quadrige Manuels, PUF, 2012

Q24 => A partir des documents 11 à 13 complétez le tableau qui suit :

La complémentarité des enquêtes qualitatives et quantitatives	
L'enquête qualitative est un préalable à l'enquête quantitative	
L'enquête qualitative éclaire l'enquête quantitative	
L'enquête quantitative éclaire l'enquête qualitative	

Document 14 – Combiner les deux méthodes améliore la qualité scientifique des enquêtes

L'alliance des méthodes revêt un intérêt primordial en termes de posture scientifique, en favorisant un positionnement plus « juste » par rapport à un objet de recherche. La méthode qualitative a pour avantage d'éviter au chercheur la distanciation excessive qui menace tout statisticien. Réciproquement, le travail quantitatif aide à ne pas « phagocyter » par le terrain, à ne pas perdre toute distance critique et à ne pas « tomber » dans le pathos. La « dépersonnalisation » de l'outil quantitatif est par exemple utile quand on la met à côté de la subjectivité des entretiens ou des observations et surtout des sentiments qui naissent de la pratique d'un terrain qualitatif. L'articulation des deux méthodes présente donc un grand avantage en termes de positionnement du chercheur. Par des allers retours multiples entre une sociologie « clinique » du terrain, c'est-à-dire au plus près des enquêtés, et une analyse quantitative de données, il est possible d'éviter de tomber dans le misérabilisme (dû à une trop grande proximité avec le terrain et à un attachement relationnel fort avec les enquêtés) et dans l'objectivisme à outrance (ne parler que de chiffres). La complémentarité des méthodes et leur utilisation conjointe dans une recherche améliorent la qualité du travail scientifique en permettant au chercheur de mieux saisir son objet.

L'articulation des méthodes qualitative et quantitative présente de nombreux avantages et un intérêt épistémologique certain. (...) Le travail qualitatif aide à comprendre ce qui se cache derrière les chiffres tandis que la méthode quantitative éclaire les résultats obtenus grâce aux entretiens et aux observations. La méthodologie ainsi employée apporte une plus-value scientifique non-négligeable, notamment parce qu'elle incite le chercheur à réaliser un travail réflexif en s'interrogeant sur la pratique du terrain et sur les résultats apportés par les deux méthodes pour trouver un équilibre entre des positionnements qui sont souvent renvoyés dos à dos.

Sous la direction de Serge Paugam, *L'enquête sociologique*, Quadrige Manuels, PUF, 2012

Q25 => Quels écueils en termes de posture de recherche permet d'éviter une utilisation conjointe des deux méthodes d'enquêtes ?

Q26 => En quoi la combinaison des deux méthodes accroît la réflexivité du chercheur sur son travail sociologique ?

2.2.2 – Les différents biais introduits par les techniques d'enquête

Document 15 – Les biais introduits par les enquêtes quantitatives

Les enquêtes par questionnaires constituent les principales techniques quantitatives utilisées par le sociologue. Il s'agit de maîtriser un ensemble de techniques mais surtout de faire preuve de vigilance dans la confection du questionnaire, le déroulement de l'enquête et dans l'exploitation des résultats. (...) Le choix des questions doit faire l'objet d'une attention précise afin d'éviter les biais (les erreurs de collecte de données qui pèsent sur les résultats de l'enquête et peuvent entacher la portée) : il est illusoire de considérer que les enquêtés interprètent et retraduisent dans les mêmes termes les questions, pourtant identiques, qu'on leur pose (le rapport au langage diffère sensiblement selon les critères d'appartenance sociale), de plus, le choix du vocabulaire peut influencer en partie sur les réponses : il s'agit alors d'une imposition de problématique. Derrière une apparence de neutralité, l'enquêteur a tendance (peu importe que la motivation soit consciente ou non) à loger ses propres préoccupations dans l'esprit des enquêtés. Dans l'exemple qui suit, on s'aperçoit que l'emploi du verbe « interdire », terme fort, aboutit à des réponses sensiblement plus faibles que son synonyme, « ne pas autoriser » : Pensez-vous que les Etats-Unis doivent autoriser les discours publics contre la démocratie ?

Doivent autoriser 21%

Ne doivent pas 62%

Sans réponse 17%

Pensez-vous que les Etats-Unis doivent interdire les discours publics contre la démocratie ?

Ne doivent pas interdire 39%

Doivent interdire 46%

Sans réponse 15%

(source : citée dans F.Bon, « Les sondages peuvent-ils se tromper ? » Calmann-Levy, 1974)

Un problème important qui se pose dans les enquêtes est l'importance des non-réponses. Si les caractéristiques sociales des non-répondants diffèrent sensiblement de celles des répondants, alors certaines catégories de la population risquent d'être sous-représentées dans les enquêtes. Lorsque les enquêtes posées paraissent nécessiter une compétence précise pour y répondre, elles produisent de fait une sur-sélection sociale : seuls les individus qui se sentent habilités à émettre une opinion répondent (autrement dit les catégories supérieures). Ce phénomène est particulièrement favorable pour des questions considérées par les enquêteurs comme « politiques » et qui nécessitent un minimum de connaissance ou d'intérêt pour la vie politique. (...) Chez les femmes, l'option du silence sur les questions politiques tend à s'élever considérablement lorsqu'il s'agit de dévoiler des opinions minoritaires ou de manifester son soutien à des partis considérés comme « extrémistes ». Si les enquêtes quantitatives réalisées sur les choix électoraux révèlent que le vote pour le Front National est majoritairement masculin, il est néanmoins permis de se demander si ce constat ne serait pas tributaire en partie du faible nombre de réponses obtenues chez les femmes aux questions politiques et de leur difficulté plus grande à avouer un choix « non conforme ».

Philippe Riutort, *La pratique de la sociologie*, coll. Major, PUF, 2007

Q27 => Quels problèmes peut rencontrer le sociologue lorsqu'il réalise une enquête par questionnaire ?

Q28 => Pourquoi est-ce dommageable à la qualité de l'enquête ?

Q29 => Comment le sociologue peut-il contrôler ces biais ?

Document 16 – Les biais introduits par l'observation

Il existe des problèmes généraux qui se posent à tout sociologue dans sa relation avec les personnes auprès de qui il s'adresse pour réaliser son enquête. La relation d'enquête a ceci de particulier qu'elle confronte un enquêteur à un (des) enquêté(s) et qu'elle n'est pas de ce fait entièrement neutre et sans effet au regard de la connaissance qu'elle permet d'obtenir. La relation d'enquête constitue une interaction sociale comme une autre. La question principale qui se pose alors est de savoir comment enquêter sur la réalité sociale sans introduire, par le principe même de l'enquête, un biais ou, autrement dit, une modification involontaire et parfois inconsciente des faits sociaux étudiés.

(...) Certains sociologues font de l'observation directe le mode privilégié de l'enquête et visent alors une collecte organisée de matériaux divers à partir d'une présence régulière sur le terrain. (...) Que ce soit dans une île perdue dans le Pacifique, au fond de la forêt amazonienne ou dans un ghetto, les techniques de l'observation directe sont semblables.

(...) Cette observation passe par l'exercice d'une activité et une participation aux échanges de la vie quotidienne. Cette position ne va toutefois pas toujours de soi. Comment l'assumer ? Faut-il expliquer que l'on fait une enquête ou faut-il dans certains cas rester incognito ?

L'avantage principal de l'observation masquée est de s'assurer d'une bonne correspondance entre les constats effectués et la réalité. En devenant lui-même employé d'un fast-food le sociologue Damien Carton a certainement réussi à décrire les conditions de travail quotidiennes (stress, pressions, ...) de la façon la plus réaliste possible sans craindre une modification du comportement des uns et des autres sous l'effet d'une observation déclarée. (...) L'observation masquée présente toutefois des inconvénients. Elle est tout d'abord exigeante. Il faut être capable de jouer le jeu jusqu'au bout, c'est-à-dire d'être conforme à la définition du rôle attendu. (...) Il est impossible de réaliser des entretiens approfondis et de prendre des notes.

Dans le cas d'une observation à découvert, il subsistera toujours une part d'incertitude sur l'adéquation de ce qu'il aura observé avec la réalité, ne pouvant pas toujours évaluer si sa présence aura ou non contribué à la modifier.

Serge Paugam, *La pratique de la sociologie*, coll. Licence, PUF, 2007

Q30 => Quel problème l'observation sur le terrain engendre-t-elle ?

Q31 => Que peut faire le sociologue pour remédier à ce problème ?

Q32 => Quelles sont les limites de cette solution ?

Document 17 – Les biais introduits par les entretiens

Que le sociologue choisisse de mener plusieurs entretiens semi-directifs auprès d'un nombre relativement limité de personnes ou de passer un questionnaire auprès d'un échantillon plus vaste, il se trouve dans une position particulière : celle d'un face à face avec la personne interviewée. Cette relation d'enquête correspond à une interaction. Les informations qui en ressortent dépendent, au moins partiellement, des attitudes et des stratégies développées par les deux partenaires en relation : l'enquêteur et l'enquêté. Quelle en sont alors les incidences ? comment s'assurer de la fiabilité des données recueillies ? Quelles sont les erreurs à éviter ?

Si la présence d'un enquêteur qui pratique l'observation participante à découvert peut perturber la réalité à observer, il en est de même dans une relation de face à face qui vise à obtenir des informations par la parole. (...) Cette relation

d'enquête n'est pas neutre et implique presque inévitablement un biais dont il faut avoir conscience. Bourdieu, Passeron et Chamboredon (*Le Métier de sociologue*, 1968) : « *L'entretien semi-directif incite les sujets à produire un artefact verbal. (...) Pour oublier de mettre en question la neutralité des techniques les plus neutres formellement, il faut omettre d'apercevoir, entre autres choses, que les techniques d'enquête sont autant de techniques de sociabilité socialement qualifiées* ».

La personne interviewée peut être directement influencée par l'enquêteur. La distance culturelle peut tout d'abord être à l'origine d'une méfiance et d'une interrogation sur la finalité de ce qui est recherché. (...) L'interviewé peut essayer de décrypter ce que l'enquêteur a envie d'entendre et tenir un discours de circonstance. Il peut aussi jouer un rôle et essayer de « faire bonne figure ». Si son souci d'impartialité et de distanciation doit être permanent, le sociologue ne doit pas pour autant être éloigné, froid et insensible à l'égard de la personne interviewée. (...) Lorsqu'il est, du fait même de son origine ou de son milieu social, en position dominante par rapport à ses interlocuteurs, le sociologue peut éprouver un certain malaise. (...) Il est en effet difficile, et même moralement insupportable, de rester totalement extérieur aux expériences douloureuses des personnes interviewées. (...) Enquêter en position dominante peut aussi susciter un malaise. Le sociologue peut éprouver la mauvaise conscience du nanti, qui dans une situation artificielle créée par lui-même, non seulement s'accapare ce que ses enquêtés lui livrent d'eux-mêmes, mais en retire également les bénéfices directs pour sa propre carrière personnelle.

Le sociologue n'étudie pas que les classes populaires, il peut aussi s'intéresser aux familles de la grande bourgeoisie. (...) Il est dans cette situation, non plus dominant, mais dominé. Sur quoi repose cette domination ? Quand il enquête dans le milieu de la grande bourgeoisie ou aristocratique, le sociologue, lorsqu'il n'est pas originaire de ces milieux n'est pas seulement questionné (sur les finalités de son travail, les conditions de financement de son étude, ...), il peut aussi être manipulé. Ses interlocuteurs peuvent très vite se rendre compte de l'intérêt d'utiliser le cadre de l'entretien comme une tribune. (...) Ainsi, au sentiment d'empathie et au malaise qu'éprouve le sociologue lorsqu'il enquête en milieu populaire, dans des familles plus ou moins défavorisées, s'oppose le sentiment inverse d'une domination de classe. La manipulation est alors d'autant plus forte qu'elle est voilée et adroitement orchestrée par les représentants de la haute bourgeoisie. (...) En conclusion, quelle que soit l'approche retenue, le sociologue doit conserver un esprit critique à l'égard de sa posture méthodologique

Serge Paugam, *La pratique de la sociologie*, coll. Licence, PUF, 2007

Q33 => Quel problème peut poser l'enquête sous forme d'entretien ?

Q34 => Quel problème peut engendrer la position dominante du sociologue dans l'entretien ?

Q35 => Quel problème peut engendrer la position dominée du sociologue dans l'entretien ?

Q36 => Comment le sociologue peut-il résoudre ces différentes difficultés ?

Synthèse : la mise en œuvre de l'enquête et ses biais

Enquête

Enquête quantitative

Objectif :

.....
.....
.....

Outils :

.....
.....

Enquête qualitative

Objectif :

.....
.....
.....

Outils :

.....
.....

RISQUE : les données collectées par le sociologue peuvent ne pas correspondre à la réalité parce que l'exercice de la collecte a pu modifier les comportements, les attitudes, les réponses des enquêtés

BIAIS

-
-
-
-

BIAIS

Dans le cas de l'observation directe :

-

Dans le cas de l'entretien :

-

SOLUTION : être conscient des biais induits par les méthodes d'enquête (manuels de méthodologie, cours de méthodologie, critique et contrôle des pairs, réflexivité) => vigilance épistémologique
Développer des techniques qui permettent au sociologue d'être vigilant face à l'apparition de ces biais

Synthèse : Le travail du sociologue

Démarche scientifique en sociologie = élaborer une connaissance objective de la réalité sociale en suivant une procédure admise par la communauté scientifique

Utiliser un cadre d'analyse qui permet d'interpréter la réalité sociale

Passer du problème social au problème sociologique

Elaborer un énoncé scientifique

Tester empiriquement la robustesse de l'énoncé théorique : rôle de l'enquête qualitative ou quantitative

Mais la construction théorique de l'énoncé et la réalisation de l'enquête peuvent mettre à mal l'objectivité du sociologue mais aussi l'objectivité des données collectées du fait des biais induits par les enquêtes

Le sociologue doit donc intégrer dans sa démarche une vigilance épistémologique de tous les instants. Il réalise un travail d'objectivation :

Pour cela il doit :

- rejeter les prénotions en déconstruisant et reconstruisant les catégories courantes et ordinaires,
- réaliser une entreprise de connaissance de soi (socioanalyse),
- mettre en œuvre une analyse critique des données produites (réfléchir sur les outils)